

Onna né dè vôtès

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **34 (1896)**

Heft 7

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-195417>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Puis la grosse toile de rite et surtout celle d'étoupes filée par nos grand'mères étaient joliment *rôches*, et la porter n'était pas tout rose pour celui qui avait en partage une peau un peu douce.

Ce n'est pas dire que cette toile n'eût pas son bon côté, au contraire, car les femmes, se piquant d'honneur à cœur, ne perdaient pas leur temps à courir de côté et d'autre colporter les nouveaux du jour et écorcher vifs ceux qui n'étaient pas là; elles tournaient leur roue sans relâche, afin d'avoir au printemps prochain, étendue sur l'herbe du verger, une pièce de toile plus longue au moins d'une aune ou deux que celle de la voisine.

Et puis, c'était gentil de voir ces rouets cheminer avec ardeur et d'entendre leur train-train de petit battoirs dans la chambre bien chaude quand, au dehors, le vent gémissait, chassant et entassant la neige en *menées* profondes.

Malgré tout cela, il n'y a pas à se plaindre de ce que les rouets languissent maintenant au grenier, dans cette patrie où vont les vieilles choses, car si nos aïeules étaient actives et vaillantes, leurs petites et arrière-petites-filles sont parfaitement dignes d'elles. Elles ne filent plus, mais elles font des prodiges avec leurs doigts agiles. Leurs enfants sont propres et soignés comme de petits princes; leurs ménages sont en ordre et même élégants; leur tenue est agréable à l'œil et leur physionomie l'est au cœur.

Leur rôle est passablement changé et il n'y a pas de mal à ce qu'elles se soient un peu émancipées, un peu lancées. Généralement elles n'ont plus guère peur de leurs maris et leur font très peu de cachettes.

Ah! pauvres grand'mères! que penseriez-vous si vous voyiez nos jeunes maîtresses de maison prendre une tasse de café chaque jour après le dîner, avec leurs époux, comme de bons camarades, tandis que de votre temps vous brûliez de vieux chiffons lorsque vous aviez rôti votre café, afin de tromper l'odorat de vos seigneurs et maîtres!

La critique a bien soin, sans doute, de glisser ses mots de travers: elle croit voir dans un triste avenir toutes les femmes à califour-

chon sur un vélocipède ou s'en aller voter avec leurs maris bras-dessus bras-dessous.

Quelle erreur! La femme n'a pas une fine et délicate cervelle pour qu'elle ne lui serve à rien et si, à l'occasion, elle se permet d'avoir une opinion, si elle croit avoir le droit de raisonner, d'approuver ou de blâmer, cette exquise cervelle sera là pour lui montrer où est sa place véritable. Aussi est-il injuste de dénigrer la femme d'aujourd'hui au profit de celle d'autrefois. Il faut rendre à chacun ce qui lui est dû.

M^{me} DESBOIS.

Pour les jeunes filles.

La *Bibliothèque universelle* de février publie, sous la signature de M. A. de Verdilhac, un article excessivement remarquable sur l'éducation des jeunes filles, duquel nous détachons ce passage:

« Plus la jeune fille sera instruite, plus il faudra qu'elle soit aimable; plus elle acquerra de qualités et d'aptitudes viriles, plus il deviendra nécessaire pour elle de rester femme dans toute l'acception du mot. C'est pour cela que si nous avions à tracer un petit cours d'éducation physique et morale pour les jeunes filles, tous nos efforts tendraient à augmenter chez elles les qualités de douceur, de timidité, de soumission et d'amour pour la nature prévoyante a doué leur sexe, pour le bonheur de l'homme et pour le leur propre.

» Pour cela, nous voudrions remonter, sans affectation et par degrés, vers ces vieux usages qui, au sein de la famille, préparaient si bien la jeune fille à sa destinée. Nous voudrions que les parents n'eussent jamais avec elle cette familiarité de plain-pied qui la dispose plus tard à manquer de respect à son époux; rien de choquant, à notre avis, comme la manière dont les jeunes personnes d'aujourd'hui parlent à leur mère dans l'intimité et prennent étourdiment le pas devant elles à la maison.

» Dans notre jeunesse, les jeunes filles marchaient devant leurs mères à la promenade, dans les salons, dans la rue; c'était affaire de protection, de surveillance, mais au logis jamais elles n'eussent passé par une porte sans se ranger pour laisser passer leurs parents. Jamais, dans la conversation, elles ne les eus-

nouveler un accident évidemment fort rare et qu'il était facile d'éviter; mais ses pensées, ses sentiments, toutes ses manières d'être, de voir et de sentir se modifièrent et son charme d'ailleurs n'en perdit rien.

On attribua dans la ville la transformation de M^{lle} Desmazières à M. Paul Raymond, qui décidément était un bon médecin et bien plus heureux que Bartholo.

En effet, cet incident que les journaux avaient raconté et commenté avec éloges, cette première opération réussie au milieu d'une soirée brillante, une jeune fille, la plus accomplie, sauvée par ses soins, toutes ces circonstances firent connaître le docteur Paul Raymond. Il devint bientôt à la mode; les familles les mieux posées voulurent l'avoir pour médecin. On ne parlait que du docteur Paul Raymond, de ses consultations habiles et aussi de son affabilité; et sa vogue croissait tous les jours.

Ce succès l'encouragea à se déclarer à M. Desmazières; et quelques temps après, Marthe annonçait à son amie, Micheline de la Glandie, son mariage avec le docteur Paul Raymond.

Après avoir raconté l'incident qui aurait pu avoir des suites si tragiques, M^{lle} Desmazières ajoutait sur un ton aimable:

« Oui, ma très chère, c'est fini de la comédie de société! Je vais devenir une épouse sérieuse et M^{me} Paul Raymond sera également, s'il plaît au ciel, une mère de famille tout occupée de ses devoirs.

» Je ne conserve de mon passé — oh! bien innocent! — de comédienne de salon que l'épingle dont m'a délivré le docteur. Elle servira à attacher le maillot de notre premier enfant. »

MAX ROCHAMBEAU.

sent interrompus ni contredits. Jamais elles ne se fussent assises à table que père et mère ne fussent bien et dûment assis. Jamais elles n'eussent exprimé une opinion sur les amis de la famille autrement que pour témoigner de sentiments de sympathie à leur égard. Les jeunes filles parlaient bas, modestement, doucement. On bannissait de leur vocabulaire des expressions comme celles-ci: « Cela m'agace; cela m'ennuie; je ne veux pas; je n'aime pas; il ferait beau voir, etc. » Etaient également proscrites toutes les expressions tranchantes, impliquant un jugement personnel, tout propos médisant, et, sur toutes choses, toute phrase qui eût pu indiquer que la jeune fille avait quelque idée du mal. Cette dernière observation concernait même toutes les femmes honnêtes; elles se faisaient une loi de sembler ignorer qu'il y en eût dans le monde qui ne le fussent pas. »

Une première chaire de droit à Lausanne. — La perruque de Barbeyrac. — A la révocation de l'édit de Nantes, le célèbre Barbeyrac, né à Béziers, en 1674, se réfugia à Lausanne avec son père et ses deux sœurs. Il y suivit les cours de notre académie jusqu'en 1693. De Lausanne il alla à Berlin, où il professa les belles-lettres dans le collège des réfugiés français. Dès lors il se voua avec ardeur à l'étude du droit, et se fit bientôt dans cette science une réputation européenne.

En 1710, on lui offrit à l'académie de Lausanne une chaire de droit, dont il fut le premier professeur. Son installation eut lieu en mars 1711, et il conserva ce poste jusqu'en 1717.

Pendant cette période, il fut appelé à faire un discours académique. C'était au gros de l'hiver. Il prend le costume d'usage, couvre ses cheveux d'une vaste perruque de cérémonie, qu'il tenait dans un coffre au grenier, se rend à l'académie et commence sa harangue dans une salle qu'un poêle ardent et l'affluence des auditeurs rendaient d'une chaleur presque insupportable.

Bientôt Barbeyrac s'aperçoit qu'il se passe des choses étranges dans sa perruque; il s'inquiète, il n'y peut plus tenir et prend enfin le parti de l'ôter et de la secouer. Il en tombe alors trois ou quatre souris, qui s'y étaient nichées et engourdies, et que la chaleur de la salle ou de la tête avait réveillées...

Puis le professeur remet magistralement la fatale perruque et continue son discours comme si de rien n'était, malgré les éclats de rire de son auditoire.

Onna né dè vôtès.

On avai vòlà po la municipalità, et on avai tant *bin* vòtà que lo bossaton ào carbatier qu'étai fin ràzo lo matin, gorgossivè dèvai lo né. Dou bràvo citoyens, Djan et Sami, qu'aviont età nonmà, ion municipau et l'autro candidat, aviont z'u 'na forta covrà, kà vo sèdè coumeint cein va quand y'a d'ài vòtès et qu'on a einvià d'ètrè nonmà: faut pas ètrè fiai et ne faut pas renasquà dè trinquà avoué tsacon; assebin quand lo momeint dè sè reduirè arrevà, l'aviont on bocon tserdzi et po ne pas fèrè d'ài tráo grantès zigzaguès ein retorneint contrè l'hotò, lè dou collègues sè baillont lo brè et modont diès que d'ài tiensons retrovà lào pernettès.

Arrevà dèvant tsi leu, kà demàoràvont ein face l'on dè l'autro, que n'iaivà què la tserrière que separàvè lè duè maisons. Djan fà à son vesin:

— Dis v'ài!... Sa...a...mi! son allavè... ein preindrè ion à ma càva?

— Eh! a...mi Djan... avoué pliési!

Po allà à la càva sein bailli lo tor pè derrai, faillai passà pè la grandze. On iadzo dein ellia grandze, iò l'ètient à novion et on bocon

Tournez-vous donc envers ici,
Jean de Lyra, mon bel ami.

M^{lle} Marthe Desmazières venait à peine d'achever ce distique naïf qu'elle poussa un cri déchirant.

Elle venait d'avaler une des épingles qu'elle tenait entre les lèvres.

Un médecin! ce ne fut qu'un cri; et un frisson d'angoisse parcourut toute la salle...

M^{me} Desmazières, chancelante, fut entourée, emmenée... Le père, tout tremblant, cherchait des yeux Paul Raymond, mais le jeune docteur était déjà sur la scène.

Il y était accouru au premier cri de la jeune fille. Il envia chercher sa trousse. Tout le monde se multiplie, une confuse rumeur emplit les salons.

Quand la trousse arriva, Marthe, toute saisie, étendue à demi sur le sofa du décor, se prêta avec courage à l'opération qui serait des plus simples, assura le docteur.

En effet, Paul Raymond eut bientôt retrouvé à l'entrée de l'œsophage l'épingle perfide; il la saisit avec sa pince délicate, la retira...

— C'est fait, et voilà la coupable, dit-il en souriant, et en montrant l'épingle: Rassurez-vous, mademoiselle.

Toutes les personnes qui les entouraient eurent un soupir de soulagement.

Quant à Marthe Desmazières, elle ne voulut pas que cet incident dérangeât la soirée et elle tint à continuer la scène, si fâcheusement interrompue. Seulement, avant de s'y remettre, pour bien prouver sa liberté d'esprit, elle fit prier les spectateurs par Chérubin de vouloir bien ne pas crier *bis*.

A partir de ce jour, cependant, les idées de Marthe sur le théâtre et la comédie de salon parurent changer. Ce n'était point par crainte de voir se re-

étourlo, lè dou compagnons s'eimbrellicoquent permi la patoura; l'ai s'étaisont lè quatre fai ein l'ai, que Sami rebedoulè d'ao coté d'ài boreinollio iò lo vouaïque à dzevatà et à sè trainà su sè quatre pattès permi lo fein, qu'on arài de on derbon per dedein 'na derbounaire, et boeilavè : « Yò es-tou, Djan ? »

Ma fà, Djan, qu'avai rebattà tantqu'è vai la porta que va à la remisa, et qu'étais à overta, lài s'étais einfatà sein lo volliài et fasài on boucan d'einfai permi lè petsà, lè bessès, lè cro et autro z'utis que l'avai déguelli ein s'eim-bommeint contrè et l'étais lè à einradzi po sè depédzi dè permi cliào z'esès.

Enfin, après prào dzemotàies et prào veindzancès, lè dou lulus recognaïssont lè z'adzi et sè retràvont déviant la porta dè la càva.

Djan preind la cliài dein sa catsetta et après avai essiï tandi onna demi-hàora dè l'einfatà dein lo perte dè la saraille, que cliài dieusa dè cliài tsequavè adè, l'a portant pu la mettrè; et après avai frottà onna demi-dozanna d'allumettès et s'étrè on bocon souplià lè d'ài, l'ont pu allumà on motson dè tsandalla et vairè bè po trovà lo bossaton.

Tandi cè teimps, lào fennès, qu'étiot totès lè duè per tsi Djan et qu'aviont oïu lè gaillà, sè peinsont d'allà tot balameint po attiutà cein que poivont tant avai à djazà cliào dou z'hommo.

— Dis vâ, Djan, se fasài Sami, ein quequeliein on bocon, s'on fasài onna farça à noutrès fennès ?

— Et quiet, Sami ?

— Tè faut allà cutsi tsi no et mè, y'adri mè mettrè su ton lhi, po fèrè 'na rizarda

— Ma fà cein sarài d'ao risiblio; m'è portant, ne sè pas !

— Oh te sà ! rein què po rirè et po vairè lè frimoussès que vont fèrè cliào fennès.

— Eh bin, va que sâi de. On va recaffà. Ein vâo tou onco ion ?

— Na, tè remacho.

— Eh bin dètieint po ne pas mettrè lo fû, et alleint...

Quand sont à novion et que volliont ressailli pè la grandze, Djan s'eincobliè à n'on bet de lan, que fâ betetiulà et s'étais onna toma qu'étais tota depourenta po cein qu'on la frot-tavè ti lè dzo avouè d'ao vin, po la fèrè bouna, et vouaïque mon gailla, qu'avai met sè z'hail-lons dè la demeizze, coffo à tsavon. Sami, qu'étais adè pe étourlo, sè cheint brelantsi, et ein vollieit sè rateni ye trait la boaitè à n'on bossaton dè piquietta que l'ai d'ziellè dessus coumeint 'na sèringa, que lo vouaïque mou coumeint 'na renaille. Enfin, après prào mau, l'on pu sè relevà, reboutsì lo perte d'ao bossat et s'ein allà tsacon tsi leu; kâ vouinnà coumeint l'étiot n'ont pas repeinsà à la farça que volliaont fèrè.

Ma lè fennès qu'aviont oïu lo compliot d'ài dou farceu et que lè volliavont attrapà, s'étiot peinsàies : « Ah ! no volliont fèrè onna farça ! eh bin, on lè va refèrè à tot fin ! »

— Tai ma cliài, fe la fenna à Sami à cliài à Djan, et va tè tsampà su mon lhi, et me y'adri su lo tin, et quand vindront on lào farà vairè que ne sein pe finnès què leu et on porà sè toodrè dè lè vairè dinsè couenà, et rirà bin quoui rirà lo derrai.

Dinsè de, dinsè fé. Mâ vo laissez à peinsà quoui fut motset dein cil affèrè. Quand la fenna à Djan ve arrevà Sami, depourent coumeint on épondez, que ne poivè pas derè : papet ! et que le vâi que n'est pas sè l'hommo, le chàotè frou d'ao lhi coumeint se l'avai vu lo diablo et tracè frou. La fenna à Sami ein fâ atant quand le vâi que l'est Djan qu'arrevè et que sè va ètaidrè su lo canapè, coffo coumeint onna panàire. Lè duès pernettès, totès vergognàosès et que bisquavont què d'ài sorcièrès, sè reincontront à mâtein dè la tserràire.

— Ne sein robàtès à tot fin, fe la fenna à Sami; m'è ton Djan est galé; l'eimpouésenè la toma et l'ein est tot eimbardouffà.

— Ao bin, va pi vairè lo tin, repond la fenna à Djan; ne sè pas que l'eimpouésenè; m'è crayo bin que soo d'ao crà dè verein, et prepara pi on petit buion po dèman.

Et lè duè pernettès sè diot atsivo ! et se vont reduirè; m'è l'étiot furieusès. L'ont bin coudi disputà ein arveint à l'hotò, m'è lè dou lurons que droumessont coumeint d'ài toupins n'ont rein oïu; et l'est dinsè que s'est passà lo premi dzo dè lào z'eintrèie dein lè z'autorità.

Simple histoire.

François-Jacob Durand, qui professa à l'Académie de Lausanne, de 1788 à 1816, surnommé « l'ami des étudiants, » et très populaire à Lausanne, se promenait dans nos environs avec un jeune Anglais de 18 à 20 ans et d'un caractère fort léger.

M. Durand cherchait à fixer l'attention de son élève sur quelque sujet important, quand ils aperçoivent, sur le bord du sentier, une paire de souliers tout terreux, qu'ils jugent appartenir à un pauvre paysan qui travaillait dans le champ voisin, et qui se disposait à quitter son ouvrage pour aller prendre son repas.

A cette vue, le jeune homme dit au professeur : « Il faut jouer un tour à cet homme : cachons-lui ses souliers ; plaçons-nous derrière la haie et voyons quel sera son embarras ! »

— Mon ami, répond l'honorable professeur, il ne faut jamais se divertir aux dépens d'un pauvre diable. Faites, croyez-moi, une action plus digne de vous. Mettez un écu de quatre francs dans chacun de ces souliers, et ne nous montrons point.

L'Anglais obéit et vint se placer ensuite avec le professeur derrière un gros buisson, à travers lequel on pouvait cependant remarquer aisément quelle serait la surprise du campagnard.

Ce dernier approche, et, tout en passant ses bras dans les manches de sa veste, il met le pied dans un de ses souliers... Il sent un corps étranger; il se baisse et trouve l'écu ! Le plus grand étonnement se peint sur son visage. Il tourne, retourne, examine la pièce d'argent, il regarde autour de lui... personne.

Alors il met les quatre francs dans sa poche, en s'approchant de l'autre soulier. Mais quelles ne sont pas sa surprise et son émotion lorsqu'il voit le second écu !... « O mon Dieu ! s'écrie-t-il, tu savais que mes enfants n'avaient plus de pain, que ma femme était malade et que je n'avais aucune ressource : je vois bien que tu n'abandonnes jamais ceux qui se confient en toi. »

L'émotion du jeune homme était visible ; des larmes humectaient ses paupières.

— Eh bien, lui dit M. Durand, n'êtes-vous pas plus content de ce que vous avez fait que de ce que vous aviez envie de faire ?

— Ah ! cher et bon professeur ! Vous m'avez donné une leçon que je n'oublierai jamais !

Recettes.

Petits pois à la française. — Maniez dans la casserole vos pois avec un morceau de beurre, ajoutez-y une laitue ficelée avec quelques branches de persil, quatre ou cinq oignons nouveaux, du sel et un peu de sucre, mouillez vos pois d'eau, à moitié. Faites bouillir, puis mettez-les, couverts, sur un petit feu, à mijoter tout doucement. Au moment de servir, on les lie avec un peu de beurre manié avec de la farine.

C'est une délicieuse méthode qui permet de savourer tout le suc de ce légume.

Les pois au lard représentent un mets plus ordinaire, qui, tout en permettant d'employer des pois moyens, n'en a pas moins sa saveur spéciale.

Voici la recette pour les préparer :

Coupez en dés du lard de poitrine ; faites-le revenir doucement au beurre, saupoudrez d'une cuillerée de farine, laissez cuire un peu, mouillez ; quand la sauce bout, mettez vos pois, quelques oignons nouveaux et un bouquet garni. Salez prudemment, à cause du lard, et laissez cuire doucement. Enlevez, pour servir, le bouquet garni.

Conservation de l'encre dans les encriers. — Voici une recette d'une efficacité certaine pour conserver la limpidité de l'encre et empêcher la moisissure : Mettez dans votre encrier un peu d'acide salicylique, la valeur d'un à deux grammes pour un litre d'encre. Votre ménagère aura toujours en réserve, dans sa pharmacie de maison, un peu de ce préservatif par excellence, pour ses confitures, ses conserves, etc. Mettez-en un peu dans votre encrier, vous vous éviterez bien des impatiences et bien des *cacabos*.

L'idée nous est venue également d'en mettre dans la colle d'amidon, qui est d'un emploi journalier dans les ateliers d'imprimerie. Le résultat fut de tous points excellent. On sait avec quelle facilité elle s'agrit et se décompose, surtout en été, en répandant une odeur nauséabonde. L'addition d'un peu d'acide salicylique, en préparant l'amidon, a toujours conservé celle-ci, jusqu'à extinction, aussi fraîche que le jour de sa préparation. Les amateurs photographes, pour le collage de leurs épreuves, pourraient faire leur profit de cette expérience.

Livraison de *février* de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSSELLE : L'éducation des jeunes filles, par A. de Verdilhac. — (Œuvre d'amour. Nouv., par M. T. Combe. — Le Vatican et les évolutions de la politique papale, par M. F. Dumur. — Une réhabilitation. Nouvelle, par Mlle M. Damad. — La Sibérie ignorée, d'après un récent voyage, par M. Michel Delines. — Une ligue nationale, par M. Ed. Tallichet. — Attraction négative. Nouvelle, de M. Frank-R. Stockton. — Chroniques parisiennes, italienne, allemande, anglaise, russe, suisse, scientifique et politique.

Bureau : place de la Louve, 1, Lausanne.

Boutades.

A une conférence sur les droits de la femme : *La conférencière.* — Oui, mes chères amies, où serait l'homme s'il n'y avait pas eu la femme ? (*S'arrêtant un instant et regardant autour d'elle.*) — Je le répète, où serait l'homme s'il n'y avait pas eu la femme ?

Voix dans la galerie. — Au paradis, madame.

Entre deux amis :

— Tu sais que le jeune X. se marie demain avec mademoiselle N. ?

— Mais, j'ai cru qu'ils étaient déjà mariés.

— Pourquoi ?

— Parce que, il y a deux semaines, je les ai rencontrés marchant l'un devant l'autre sans se dire un mot.

Section bourgeoise de gymnastique. — C'est aujourd'hui que cette vaillante Société donne sa soirée annuelle, dans la grande salle du Théâtre. Elle aura, comme d'habitude, grand succès, car le programme est des plus attrayants. Nous y remarquons entre autres la *Grande danse andalouse*, par seize danseurs et danseuses. — Il est donc prudent de prendre ses billets de bonne heure.

THÉÂTRE. — Demain, dimanche, **Le Maître de forges**, de Georges Ohnet, drame en cinq actes. — Rideau à 8 heures.

Jedi prochain, 20 février, représentation extraordinaire au bénéfice de **M. Monin**, régisseur général. Le grand succès actuel de l'Odéon, **Pour la Couronne**, pièce en cinq actes de **François Coppée**. Nous sommes sûrs d'une salle comble pour le bénéfice du sympathique régisseur, depuis deux ans parmi nous. On se souvient que, avant que fût jouée, à Paris, la belle œuvre de Coppée, le public lausannois avait eu la rare fortune d'en entendre la lecture, par l'auteur lui-même. Chacun, aujourd'hui, voudra assister à la représentation.

L. MONNET.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.